L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Quarante-quatrième année)

SOMMAIRE

Le mot du Pasteur. — X. *2e Dimanche après l'Epiphanie :* Le mariage, 5. — XI. *Septuagésime :* Préparation au mariage, 6.
Les Saints Patrons. — *S. Antoine, Patron des charcutiers :* Comment il a vaincu les tentations, 8.
Pour la fête de S. Sébastien. — Le soldat martyr. 9.
Conférences à des Ligueuses. — IV. L'esprit de foi, 11.
Sujets de circonstance. — *Sur l'Œuvre de la Sainte-Enfance :* Son organisation paroissiale, 13. — *Un petit mot de bienvenue à une Chorale en visite :* L'Eglise et la musique, 15.
Allocutions de mariage. — I. Pour le mariage d'un agriculteur, 15.

LE MOT DU PASTEUR

X

2e Dimanche après l'Epiphanie

LE MARIAGE

Mes frères,

Notre-Seigneur revenait du Jourdain en Galilée. Chemin faisant, il avait attiré à lui quelques disciples. Avec eux il arrivait à Cana où la Sainte Vierge se trouvait pour des noces : « Alors, rapporte l'Evangile, on invita Jésus et ses disciples. »

Le Sauveur a daigné assister à ces noces pour nous attester la grandeur du mariage. Au vrai, le mariage est grand dans *son institution* et dans *sa dignité*.

I. — *Il est grand dans son institution*

Ouvrons la Bible. Dieu présente à Adam tous les êtres de la création : celui-ci, pour marquer son autorité, donne le nom à chacun de ses sujets ; toutefois, il ne trouve pas un être qui lui soit pareil. Dieu en fut touché : il comprit que l'homme n'avait point en lui-même de quoi satisfaire ses nobles aspirations : « Il n'est pas bon, déclara-t-il, que l'homme soit seul, donnons-lui une compagne qui lui ressemble. » Il lui forme donc une compagne, une aide semblable à lui, dans les circonstances mystérieuses que vous savez. Adam, ouvrant les yeux, ravi d'admiration et de joie : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair, s'écrie-t-il ; c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse et ils seront deux dans une même chair. » Et Dieu se fait le témoin et le consécrateur de cette union première, modèle de toutes les autres.

1. Or, pourquoi Dieu a-t-il institué le mariage ? Il l'a institué afin de perpétuer l'espèce humaine par la fondation d'une famille ; car Dieu veut des chrétiens sur la terre pour avoir des saints dans le ciel. « Croissez, multipliez-vous, remplissez la terre », telle fut sa parole à nos premiers parents et, en même temps, à tous les époux à venir.

Mais, hélas ! qu'est devenue cette loi assignée pour fin première à la famille dans le plan divin ? Que d'unions dans lesquelles, au lieu d'appeler de tous ses vœux la réalisation des bénédictions nuptiales, on redoute comme une charge, je dirai presque comme un fléau, de voir le foyer peuplé de berceaux et la table commune entourée d'une couronne d'enfants, « pareils aux jeunes pousses d'olivier sur un tronc vigoureux. » (Ps. 127).

Epoux, soyez père, épouse, soyez mère, autant de fois qu'il plaira à Dieu ; c'est la loi : « Croissez et multipliez vous. »

Soyez père et soyez mère dans les meilleures conditions possibles d'honnêteté et de vertu. « La transmission des penchants avec le sang n'est-elle pas un fait acquis à la science comme à la morale, et la langue elle même, expression de la raison générale et par conséquent de la vérité, ne vient-elle pas prêter son appui à cette observation, quand elle parle d'enfants bien nés, d'enfants de bénédiction, pour les opposer à ceux dont la nature vicieuse semble annoncer la présence d'une puissance malfaisante ? [1] »

2. Pourquoi Dieu a-t-il encore institué le mariage ? Il l'a institué afin que l'homme et la femme trouvent dans leur union un appui mutuel. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une aide qui lui ressemble. »

A la vérité, la vie a des charges nombreuses et lourdes : vous le savez tous par expérience. Et aux jours heureux succèdent des jours de souffrance ; car dans toute existence il y a des peines, des difficultés, dss contrariétés. Précisément, c'est dans de telles conjonctures que les époux apprécient le bienfait du mariage : en effet, ils ont cette consolation de pouvoir confier leurs inquiétudes à une âme qui les comprend et qui les partage ; étant deux à porter la charge, elle pèse moins lourde sur chacun.

[1] Cardinal Giraud. *Œuvres,* t. III, p. 139

25,417 54

En outre, cette coopération de l'homme et de la femme dans le mariage est « un commerce pour s'aider à aimer Dieu davantage et à mieux jouir de lui. » (Bossuet). Une femme vertueuse ne doit rien avoir tant à cœur que la sanctification de son mari ; et un bon mari ne désire rien plus ardemment que le salut de sa femme. « Oh ! quelle bénédiction quand l'homme et la femme fidèles se sanctifient l'un l'autre en la crainte du Seigneur ! [1] »

M. f., le mariage est grand puisqu'il a Dieu pour auteur en vue de procréer des enfants et d'aider mutuellement les époux à porter le pesant fardeau de la vie. Il est grand dans son institution. Il n'est pas moins grand dans sa dignité.

II. — *Il est grand dans sa dignité*

Au vrai, le mariage institué par Dieu, Notre-Seigneur l'a élevé à la dignité éminente de sacrement.

Que l'Etat règle les effets civils du contrat, enregistre les noms des époux, inscrive le jour et le lieu où commence cette nouvelle famille, rien de mieux ; c'est son droit, son rôle, sa mission. Mais ce mariage civil est-il réel ? est-il ratifié devant Dieu ? Nullement. Là où Dieu n'intervient pas, il n'y a pas de mariage. Pour le chrétien, il n'y a qu'une manière de se marier validement : c'est de se marier suivant les lois de notre Mère la Sainte Eglise. Dès lors, ceux qui ne se marient que devant l'autorité civile ne sont pas époux devant Dieu : vivre ensemble de cette manière, c'est vivre en état habituel de péché mortel.

Au contraire, le contrat surnaturel, le sacrement de mariage sanctifie l'union légitime de l'homme et de la femme, c'est-à-dire leur apporte les grâces nécessaires pour remplir les devoirs de leur état.

Ces grâces, quelles sont-elles ? En sus de l'accroissement de la grâce sanctifiante qu'il produit comme les autres sacrements des vivants, le mariage communique abondamment la grâce sacramentelle. Par elle, les conjoints acquièrent sur Dieu une créance, en vertu de laquelle d'innombrables secours leur seront ultérieurement départis jour par jour, instant par instant, pour faire face aux obligations, aux épreuves, aux dangers de la vie conjugale.

Quelles obligations ? Les époux ont à s'aimer d'un amour tendre, respectueux, fidèle et patient, malgré leurs défauts réciproques ; à accepter les enfants que la Providence leur envoie, les élever et les établir convenablement.

Quelles épreuves ? Elles viennent de ces obligations mêmes : soit des époux, qui, même bien assortis, diffèrent de vues et de goûts, souvent de caractères et quelquefois de principes ; soit des enfants, qui peuvent être vicieux, bornés, indociles, disgraciés par la nature.

[1] S. François de Sales, *Introd. à la Vie dévote*, Part. IIIe, ch. 38.

Quels dangers enfin pour le salut dans une vie où il faut savoir, sans pécher, partager son cœur entre le Créateur et la créature, plaire à des yeux créés sans offenser jamais le regard de la Sainteté incréée !

* *

Donc, m. f., le mariage est grand dans sa dignité, et grand dans son institution. Tous, pauvres et riches, nobles et indigents, jeunes gens ou hommes mariés, doivent l'estimer et l'honorer. Fasse Dieu que tous ceux qui ont embrassé cet état y vivent saintement ! Car c'est des foyers chrétiens que sortiront toujours les peuples prospères, les nations puissantes, parce que c'est là seulement que peuvent descendre les grâces d'En-haut qui vivifient et les bénédictions divines qui immortalisent.

XI

Septuagésime

PRÉPARATION AU MARIAGE

Mes frères,

Je vous disais, dimanche dernier, que le mariage est grand dans son institution et dans sa dignité. Cependant, que de désordres dans le mariage : stérilité volontaire, inimitiés, infidélité conjugale ! Certes, l'antagonisme profond entre la législation civile du mariage et la législation ecclésiastique, la diminution du sentiment religieux, la propagande audacieuse du mal amènent ces dissensions. Néanmoins nous devons y ajouter, comme une cause principale, le manque de préparation au mariage.

M. f., on ne doit pas s'engager dans le mariage à la légère. Il faut agir 1° avec réflexion, 2° avec prudence.

I. — *Agir avec réflexion*

Le mariage est une union indissoluble de deux esprits, de deux cœurs, de deux volontés, de deux caractères, de deux vies et de deux âmes, une fusion de deux existences en une seule, chacun soutenant et aidant l'autre dans les devoirs comme dans les plaisirs, dans les joies comme dans les douleurs ; chacun se sacrifiant à l'autre dans un amour pur, fidèle, inviolable.

Dès lors exige-t-il une mûre réflexion. Il est nécessaire que le jeune homme et la jeune fille prennent conseil de Dieu d'abord, par la prière. La personne que Dieu vous destine est un secret : priez et le secret vous sera dévoilé. Tobie et Sara ne se connaissaient pas ; ils vivaient même bien loin l'un de l'autre ; mais ils avaient le souci constant de plaire au Seigneur et priaient avec une grande ferveur, demandant une union conforme à la volonté de Dieu. Dieu les exauça.

Assurément, vous avez entendu parler de « mariages écrits au ciel ». Cette expression est en quelque sorte légitime, car le Seigneur s'inquiète de nous et trace à l'avance la voie que nous avons

à suivre Si donc les mariages sont écrits au ciel, la prière aidera le jeune homme et la jeune fille à épeler cette écriture céleste et à déchiffrer le nom qui figure à côté du sien sur les tablettes divines.

Ensuite, il est nécessaire que le jeune homme et la jeune fille prennent volontiers conseil d'autres personnes. « Ceux qui font tout avec conseil font preuve de sagesse », dit le Saint-Esprit (Prov., XIII, 10). Qui consulter ? Les gens expérimentés ; parmi eux, vos parents, votre confesseur.

Faites grand cas de l'avis de vos parents. Agir autrement serait un manque de confiance très blessant qui pourrait entraîner les plus fâcheuses conséquences. Toutefois, gardez votre indépendance et ne vous laissez pas marier contre votre gré. Personne n'a le droit de vous imposer une union qui ne satisferait ni votre cœur ni vos aspirations chrétiennes.

Estimez aussi les avis de votre confesseur. Dans notre monde bouleversé par tant d'idées fausses, la voie qui mène à Dieu requiert la présence de guides, sans doute assez sujets aux faiblesses humaines pour savoir y compatir, mais en même temps si sûrs des ordres et des conseils qu'ils donnent, qu'on puisse les suivre sans hésiter. Tel est le prêtre que vous avez choisi pour dépositaire des secrets de votre âme. Dieu s'explique par sa bouche ; découvrez-lui vos desseins, vos inclinations ; c'est votre meilleur ami ; il doit être le confident de vos inquiétudes, de vos désirs.

Donc, m. f., on ne va pas au mariage comme à une partie de plaisir, sans réflexion. Et cette réflexion dans le choix d'un parti doit être enveloppée de prudence.

II. — *Agir avec prudence*

« Je suis effrayé, écrit Augustin Cochin, de penser que la vie tout entière dépend de deux ou trois *Oui*, de deux ou trois *Non*, prononcés de 16 à 25 ans ! » M. f., le *oui* du mariage vous liera pour toute votre vie. Qui donc choisirez-vous ? Dans quelle main poserez-vous la vôtre, lorsque, en face des autels, vous direz ce *oui* sacramentel ? En d'autres termes, quels avantages et dispositions devez-vous souhaiter chez celui ou celle qui partagera votre existence ?

La fortune seule ? Le calcul serait mauvais : alors ce ne sont plus des âmes qui s'unissent, mais des bourses qui se juxtaposent. On prend pour ainsi dire une balance, on pèse deux sacs d'écus ; on marie surtout les dots ; pourtant l'argent tout seul ne fait pas le bonheur.

La beauté seule ? Encore un mauvais calcul. Un vieillard conseillait à une jeune fille, sa voisine, de ne pas s'unir avec un jeune homme qu'elle avait en vue. « Il est beau garçon, répondit-elle, et vous le savez, grand-père, il faut quelque chose pour l'œil. » Le vieillard se tut et le mariage se fit. Six semaines après, la jeune femme en larmes, la tête enveloppée d'un mouchoir, rencontre le bon vieux. « Voyez, dit-elle, comme il m'a traitée ; il m'a battue à coups de pieds et à coups de poings ; j'ai l'œil droit tout meurtri, voyez ! — Hélas ! mon enfant, répliqua le vieillard, il vous fallait « quelque chose pour l'œil », vous l'avez ; je n'y puis plus rien aujourd'hui. »

Dès lors, un jeune homme, une jeune fille, soucieux d'assurer leur bonheur, que doivent-ils ambitionner de la part d'une future épouse, d'un futur époux ?

Qu'ils soient religieux, d'abord. Deux âmes ne parviendront jamais à se comprendre intimement ni à se fondre ensemble si elles diffèrent sur le sentiment religieux. « Si vous saviez la douceur de mon existence ! écrivait une jeune épouse. Entre mon mari et moi l'union se fait chaque jour plus étroite ; nous sommes si bien d'accord sur la question principale ! Ensemble nous prions soir et matin ; l'un comme l'autre, nous sanctifions le dimanche et communions souvent. De la même manière nous envisageons l'avenir et les devoirs sacrés du mariage. »

Qu'ils soient d'une conduite irréprochable. « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. » Et s'il faut tenir à l'honorabilité de la souche, il faut tenir plus encore à l'honorabilité personnelle.

Qu'ils aient bon caractère. Nonobstant les qualités réelles, si la personne en vue a un caractère difficile, irritable, on se prépare de tristes jours. Assurément, dans le mariage il y a des sacrifices à faire, mais l'amour mutuel prescrit qu'ils soient accomplis de part et d'autre : car, quand il y a incompatibilité d'humeurs, on a beau avoir tout le reste et même la fortune, l'intérieur où l'on vit sera toujours un enfer.

Qu'ils aient bonne santé. « Un corps plein de vigueur, a dit l'Esprit-Saint, vaut mieux que de grands revenus ; il n'y a point de richesse comparable au trésor d'une bonne santé. » (Eccli., XXX, 15-16).

Qu'ils aient enfin un ensemble de qualités ou d'avantages permettant à la future famille d'escompter, par le travail, l'aisance ou du moins l'abri du besoin.

• •

Les pensées que je vous ai développées, m. f., ce sont les conseils de l'Esprit-Saint, de la raison et de l'expérience. Vous donc qui n'êtes pas encore engagés dans ces liens redoutables du mariage, pour fixer votre choix, vous prendrez conseil auprès de Dieu, auprès d'hommes expérimentés ; ensuite, purifiez vos cœurs, faites une bonne confession, recevez la communion. Et le jour des noces arrivé, Dieu bénira votre union, la rendra heureuse et féconde.

LES SAINTS PATRONS

S. Antoine, Patron des charcutiers

(17 janvier)

COMMENT IL A VAINCU LES TENTATIONS

Mes frères,

On représente habituellement S. Roch ayant à ses côtés le chien qui lui apportait son pain quotidien, sainte Germaine Cousin avec une des brebis qu'elle conduisait paître, S. Mammès avec le lion qui, au lieu de le dévorer, se coucha à ses pieds. Votre patron, lui, est ordinairement représenté accompagné par un animal domestique aux habitudes si peu nobles qu'on ne le désigne guère que par une périphrase. Le fabuliste l'appelait « l'animal qui se nourrit de glands, » et le vulgaire tout simplement « le compagnon de S. Antoine. » Certainement, c'est la présence de cet animal au côté de S. Antoine qui a valu à ce saint l'honneur de devenir votre patron ; c'est en effet sa chair qui fournit le principal élément des excellentes choses qui s'étalent à vos devantures. Est-ce à dire que S. Antoine se soit livré à l'élevage de cet animal ? Peut-être. Son historien nous dit que dans sa solitude, le saint moine semait du blé et cultivait des légumes pour son usage et celui de ses nombreux visiteurs ; il pouvait très bien aussi faire quelque élevage pour améliorer sinon son ordinaire, du moins celui de ses hôtes.

Quoi qu'il en soit, la présence de cet animal aux côtés de S. Antoine a plutôt un sens allégorique et représente les tentations dont pendant toute sa vie ce saint fut l'objet de la part de l'esprit immonde, le démon. Voyons comment S. Antoine y a résisté, et prenons la résolution de résister comme lui.

I

« La vie de l'homme est un combat perpétuel, » dit l'Esprit-Saint, et il n'est personne ici-bas qui, pour rester fidèle à Dieu, n'ait à lutter contre le monde, contre le démon et contre ses propres passions. Pas plus que les autres, S. Antoine ne fut exempt de cette lutte. Mais avec quelle vaillance il la soutint !

Comprenant dès sa jeunesse les dangers du monde, il s'en détache petit à petit. Né en Egypte de parents riches, nobles et chrétiens, il est heureux quand ceux-ci le conduisent à l'église. Jeune homme, il ne s'occupe que de saintes lectures et en conserve précieusement le fruit dans son cœur.

Vers l'âge de 20 ans, la mort ayant enlevé ses parents, il prend soin de sa sœur, beaucoup plus jeune que lui, ainsi que des affaires de la maison paternelle. Six mois se sont à peine écoulés qu'étant entré dans une église, au moment où on lisait ce passage de l'Evangile : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, donnes-en le prix aux pauvres, suis-moi, et tu auras un trésor dans le ciel, » S. Antoine est frappé de ces paroles. De retour chez lui, il distribue à ses voisins trois cents mesures de terres qui composaient tout son patrimoine, afin qu'ils n'eussent aucune chicane avec sa sœur. Il vend ensuite tous ses meubles et en donne l'argent aux pauvres, à l'exception d'une somme peu considérable qu'il réserve pour sa sœur.

Quelques jours après, ayant de nouveau entendu lire à l'église ces paroles : « Ne soyez point inquiets du lendemain, » il prend aussitôt la résolution de dire au monde un éternel adieu. Ayant distribué aux pauvres ce qui lui restait et confié sa sœur à une communauté de vierges, dont elle deviendra plus tard supérieure, il quitte tout pour embrasser la vie monastique.

M. f.. Dieu ne vous demande pas un pareil renoncement, qui du reste n'est pas à la portée de tous. Mais puisqu'il vous faut vivre dans le monde, efforcez vous du moins d'en fuir les dangers le plus possible. Ne prenez point part à ses folies, tenez-vous en garde contre ses séductions et ses scandales. Si les devoirs de votre état ou de votre condition vous obligent à vous mêler à ses fêtes, ne le faites qu'avec réserve et prudence et après avoir imploré le secours de Dieu, et n'oubliez jamais que qui s'expose au danger y périra.

II

En fuyant le monde, nous échapperons déjà à bien des tentations, mais pas à toutes. Quoiqu'il s'enfonçât toujours davantage dans la solitude du désert, le démon y accompagna S. Antoine. Irrité qu'un jeune homme de vingt ans se portât avec tant d'ardeur à la pratique des vertus chrétiennes, il résolut de multiplier les efforts pour le détourner de la vie sainte qu'il avait choisie. La tradition populaire a conservé le souvenir de cette lutte acharnée de l'enfer contre notre saint, et la peinture l'a représentée sous le nom de *Tentation de S. Antoine*. Tantôt, pour exciter ses regrets, le démon représente à son imagination le tableau des richesses qu'il a quittées, des plaisirs qu'il aurait pu se procurer en les gardant, du bien même qu'il aurait pu faire par leur moyen ; il lui exagère ses devoirs envers sa sœur et les dangers auxquels elle est exposée à cause de son jeune âge.

Tout cela laissant S. Antoine insensible, le démon change de tactique, et rappelant à sa mémoire les images séduisantes, les scènes voluptueuses dont il avait pu être le témoin avant de quitter le monde, lui suggérant jour et nuit toutes sortes de pensées honteuses, d'imaginations répugnantes, il s'efforce de l'amener à quelque péché contre la pureté. Mais ici encore, ses efforts furent vains.

A toutes ces tentations le saint jeune homme opposa la vivacité de sa foi, l'ardeur de son amour pour Dieu, l'austérité de la mortification. Afin de vaincre les passions que l'esprit immonde s'efforçait de déchaîner en lui, il passait souvent des nuits entières en prière et sans aucun som-

meil, il ne mangeait qu'une fois par jour, après le coucher du soleil, et même parfois seulement tous les deux jours. Du pain et un peu de sel composaient toute sa nourriture, et l'eau seule était sa boisson. Lorsqu'il était forcé de prendre un peu de repos, il s'étendait sur une natte de joncs et sur un cilice, mais le plus souvent sur la terre nue.

« Ce genre de démon, disait Notre-Seigneur en parlant de l'esprit immonde qui s'acharnait contre S. Antoine, n'est chassé que par le jeûne et la prière. » Souvenons-nous-en, m. f., et comme S. Antoine recourons à ces armes quand le démon nous envoie ces tentations crucifiantes, dont les plus grands saints n'ont pas été exempts. Si nous n'avons pas le courage de recourir aux austérités effrayantes qu'ils ont pratiquées pour les vaincre, du moins ne flattons pas trop notre corps ; ne lui donnons pas en trop grande abondance les viandes appétissantes que vous préparez avec tant d'art ; n'abusons pas de l'alcool et des liqueurs fermentées qui échauffent les humeurs, troublent l'esprit et, selon le proverbe « *in vino luxuria,* » sont les meilleures auxiliaires du démon de la luxure.

III

A ces différents moyens employés pour résister au démon et vaincre la tentation, S. Antoine ajouta le travail. Il savait que l'oisiveté est la mère de tous les vices, et que pour un démon qui tente l'homme occupé, il y en a cent qui s'acharnent contre l'homme désœuvré. Dans sa solitude, il confectionnait des nattes et autres objets qu'il donnait sans doute en échange des aliments qu'on lui apportait de temps en temps. Pour éviter à ceux qui avaient cette charité la peine de faire un long voyage, il leur demanda une bêche, des grains et d'autres semences, et à partir de ce moment il se procura par son travail ce dont il avait besoin pour son entretien.

Mais ces occupations matérielles n'étaient pas les seules auxquelles il se livrait. La renommée de sa sainteté s'étant répandue, beaucoup de ses anciens amis et d'autres personnes vinrent le trouver pour imiter son genre de vie et se placer sous sa direction. Bientôt sa solitude se peupla de plusieurs monastères soumis à sa conduite, et où de nombreux religieux passaient les jours et les nuits à chanter des psaumes, à étudier les Saintes Ecritures, à jeûner, à prier et à travailler de leurs mains afin d'être en état de secourir les pauvres.

Là ne se borna pas le zèle de S. Antoine. Pendant la persécution de Maximien, plusieurs chrétiens ayant été conduits à Alexandrie, notre saint sortit de son désert pour accompagner ces victimes de leur foi en Jésus-Christ. Ne pouvant en conscience se livrer lui-même aux juges, du moins il rendait tous les services en son pouvoir aux martyrs qui gémissaient dans les prisons ; il exhortait à persévérer jusqu'à la fin ceux qui comparaissaient devant les tribunaux, et s'il ne cueillit pas lui-même la palme du martyre, c'est parce que Dieu le réservait à d'autres travaux.

De retour dans son désert, il entreprend, sur la demande de ses disciples, la visite de leurs monastères. Tous l'accueillent avec joie et vénération et se sentent embrasés de zèle par ses instructions et ses exemples. Confiants dans son crédit sur le cœur de Dieu, les malades viennent lui demander la guérison, et beaucoup s'en retournent exaucés.

Mais de nouveau la religion catholique est en péril à Alexandrie. A la prière des évêques, il s'y rend pour confondre les sectateurs d'Arius. Il y parle publiquement et enseigne au peuple que le Fils de Dieu n'est pas une créature, mais la parole de la Sagesse du Père, et que le Verbe a toujours été subsistant avec le Père. Toute la population de la ville, même les païens et leurs prêtres, accourent pour l'entendre en disant : « Nous voulons voir l'homme de Dieu ! » Aussi pendant son court séjour eut-il le bonheur de convertir un grand nombre d'infidèles et de ramener des hérétiques, tout en affermissant dans la vraie foi ceux qui y étaient demeurés fidèles.

* *

S. Antoine était parvenu à l'âge de cent cinq ans. Malgré ses austérités, il n'avait point cessé de jouir d'une excellente santé, et la vieillesse seule affaiblit ses forces. Sentant sa fin approcher, il adressa à ses disciples ses dernières instructions, leur recommanda de confier son corps à la terre sans dire à personne en quel endroit ils l'avaient déposé; puis au milieu de leurs larmes à tous, il rendit pieusement son âme à Dieu.

Combien il serait à désirer, m. f., que sous l'inspiration de la religion qui nous les prêche et qui nous en fournit de si beaux modèles, notre société moderne revienne un peu à la pratique des vertus de simplicité, de pauvreté, d'humilité, de travail et de mortification, de charité surtout, que nous venons de contempler dans la vie de S. Antoine votre patron ! Le monde moderne trouverait ainsi la solution à toutes les crises qui le bouleversent et le désolent. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. SÉBASTIEN

(20 janvier)

LE SOLDAT MARTYR

Mes frères,

Des deux martyrs que l'Eglise associe aujourd'hui en une même glorification, parce que le même jour, sinon la même année, l'un et l'autre donnèrent leur vie en témoignage de leur foi, le premier se trouve comme éclipsé par la gloire du second. Malgré la charge suprême dont il fut investi et les services éminents rendus à l'Eglise, le pape martyr S. Fabien cède le pas au simple fidèle S. Sébastien. C'est vraiment celui-ci le héros du jour.

Un héros qui a toujours eu la sympathie et l'admiration de l'humanité. Ce serait un travail considérable de faire seulement la recension des chefs-d'œuvre de peinture ou de sculpture que son martyre a inspirés aux artistes de tous les temps. Et encore aujourd'hui il préside à des fêtes et à des jeux populaires, par exemple aux associations d'archers si vivantes en certaines régions de France.

C'est qu'il appartient à cette lignée des braves, sans peur et sans reproche, qui ont la fierté et le courage de leur foi et de leurs opinions. Il mit une belle audace à afficher devant le maître du jour, un maître puissant et persécuteur, Dioclétien, sa croyance et sa soumission au Christ. Et le monde, pourtant si lâche dans son ensemble, si hésitant à prendre parti, de peur de se compromettre, si soucieux avant tout de ne pas s'attirer d'histoires, ne peut pas après coup refuser son admiration à la bravoure.

Cette bravoure chrétienne, S. Sébastien en fit preuve toute sa vie et dans toutes les situations de son existence. Dans les armées de l'empire, il fut d'abord un *promoteur de martyrs*. Puis, quand sonna pour lui l'heure de répondre à son tour de sa foi, il sut se montrer l'*exemplaire des martyrs*. Enfin, échappé à la mort, il eut le courage de l'affronter à nouveau en se faisant le *vengeur des martyrs*.

Ce sont ces trois titres successifs que je voudrais exalter devant vous en la fête de votre illustre Patron. A côté de S. Fabien, couronné de la tiare des papes, ils le placent couronné lui aussi d'une tiare de gloire. Et ils renferment pour les chrétiens d'aujourd'hui, si souvent victimes du respect humain, une magnifique leçon de fierté et d'énergie.

I. — *Promoteur de martyrs*

S. Sébastien appartenait à l'armée. Il en avait l'esprit chevaleresque. Il en mesurait la grandeur et la servitude.

Une des plus dures servitudes des soldats de l'empire romain aux premiers siècles, c'était la vile et répugnante besogne à laquelle les condamnait souvent l'esprit sectaire et persécuteur des empereurs. Exécuteurs des édits de persécution, il leur fallait frapper leurs frères ou du moins assurer le service d'ordre autour de leur martyre. Abominable abus d'une force qui avait été instituée pour le service de la patrie contre l'étranger. — Il n'y a pas si longtemps, m. f., que nous avons connu cette odieuse oppression de soldats catholiques condamnés par l'obéissance à cerner des églises de chez nous, et rien ne nous dit que nous ne verrons pas plus abusive contrainte.

Chef de la première cohorte sous l'empereur Dioclétien, S. Sébastien se trouva intéressé par son service à ces affaires des martyrs. Sans doute ne fut-il jamais mis dans l'obligation de briser son épée plutôt que d'exécuter des ordres auxquels sa conscience lui aurait interdit d'obéir, car déjà il était lui-même chrétien. Mais son poste le tenait au courant de la situation, le mettait en contact avec les condamnés, l'informait des pathétiques luttes intérieures que se livraient parfois au cœur de ces hommes les obligations de leur foi et l'amour de la vie. Alors, il était celui qui conseillait, qui réconfortait, qui encourageait.

C'est ainsi que son histoire a conservé le souvenir de son intervention près de deux martyrs célèbres, Marc et Marcellin. Ces deux frères, soldats comme lui, avaient été condamnés à mort pour refus de sacrifier aux dieux. Non par clémence, mais par rouerie, les autorités avaient sursis à l'exécution : le temps, la réflexion, l'influence viendraient sans doute à bout de leur refus et de leur résistance. Et en effet déjà, devant les larmes des leurs, qui les suppliaient d'avoir pitié de leur souffrance, mollissait le courage de ces athlètes du Christ.

Sébastien apprend la nouvelle. Il accourt aussitôt. Il parle en soldat à ces soldats. La contagion de ce courage les gagne ; ces paroles enflammées raniment leur force chrétienne ; elles sont si persuasives et si convaincantes, qu'elles font coup double et triple et multiple : les parents de Marc et de Marcellin, qui tout à l'heure s'essayaient à fléchir la décision de leurs fils, se convertissent à leur tour, et leurs femmes et leurs enfants et leurs geôliers eux-mêmes.

Après de tels faits, n'avais-je pas raison de décerner à l'officier Sébastien le titre de promoteur de martyrs ? Ne mérite-t-il pas déjà, par l'intrépidité de sa foi qui l'expose aux dénonciations de ses égaux ou de ses subalternes, l'hommage de notre admiration ? N'a-t-il pas sa part dans les mérites et dans la gloire de ces vaillants martyrs ?

II. — *Exemplaire des martyrs*

« La prudence est la mère de la sûreté, » dit un de nos vieux proverbes. Dans la ferveur de sa religion, Sébastien n'avait pas écouté ses sages conseils. Il n'était plus en sûreté.

Par jalousie, par envie, par haine, il se trouve partout des délateurs. Le capitaine de la première cohorte, Sébastien, fut dénoncé à son chef suprême, l'empereur, pour sa propagande d'une religion proscrite. Dioclétien ne tint aucun compte de l'estime qu'il avait pour le soldat ; la question de discipline l'emporta sur tout le reste, et plus encore son sectarisme persécuteur. Il ordonna sur-le-champ la dégradation et la mort de son officier.

Peu d'images de martyrs nous sont aussi familières que celle de S. Sébastien. Nous le revoyons lié à un poteau comme le Christ à la colonne, le buste et les membres percés de flèches comme une cible, le corps ruisselant de sang comme le Crucifié du Calvaire. Dans la variété des supplices que la cruauté des persécuteurs avait inventés, tel est celui dont Dioclétien avait fait choix pour le brillant officier.

Quand les archers de la garde impériale l'eurent ainsi hérissé de flèches, ils le laissèrent pour mort sur le terrain d'exécution. La nuit venue, Irène, veuve du martyr Castule, une de ces chrétiennes

qui consacraient leur vie à l'ensevelissement des martyrs, s'en vint relever ce corps, pour donner à Sébastien une sépulture digne de sa vertu. Elle trouva un grand blessé qui respirait encore. Endurance ou miracle, les blessures et le sang répandu ne l'avaient pas achevé Aussitôt elle le fit transporter en secret dans sa maison. Elle pansa ses multiples plaies et s'installa en infirmière à son chevet. Ses soins et son dévouement réussirent à le sauver et à le guérir.

Certes, Dieu juge la valeur de ses martyrs, plus à leur force d'âme qu'au raffinement de leur supplice. Nous n'avons pas les mêmes éléments d'appréciation. Il sonde les cœurs, tandis que nous ne voyons que le dehors. A cause de cela, le martyre lent, qui torture, qui joue en quelque sorte avec la victime, nous semble plus grand que la décapitation. Beaucoup sont capables d'une heure d'héroïsme qui succomberaient à un moindre effort prolongé. A la vertu de force, il faut que s'ajoute alors une nouvelle vertu, et combien difficile, la persévérance.

Et voilà pourquoi nous devons classer S. Sébastien parmi les plus grands comme un exemplaire des martyrs. Pareil à S. Laurent sur son gril, à sainte Cécile dans son bain de vapeur, égal aux quarante martyrs de Sébaste sur leur étang glacé, il vit la mort s'approcher à pas lents et ne trembla pas. Il revint même à la vie, avec la nostalgie de la palme manquée et la perspective de nouvelles tortures avant de recevoir sa récompense.

III. — *Vengeur des martyrs*

Car il ne fallait pas attendre de ce valeureux soldat et de cet héroïque martyr, qu'il cacherait la vie qu'il avait providentiellement recouvrée. Ses amis l'en conjuraient : en temps de persécution, le chrétien n'est pas tenu de s'offrir à la mort, mais seulement de la subir. Puisqu'on le croyait bien mort, il n'avait qu'à faire le mort.

Mais Sébastien était d'une autre trempe ; il avait occupé dans l'armée un rang qui lui créait des devoirs ; il pensait que Dieu ne l'avait pas arraché pour rien au trépas. Il voulait rencontrer Dioclétien, lui reprocher sa cruauté, lui montrer par son exemple que le vrai Dieu était plus puissant qu'un empereur romain avec tous ses faux dieux.

Dès qu'il fut assez rétabli de ses blessures, un jour que le persécuteur se rendait au temple en grande pompe, il vint se mettre sur son passage, au premier rang, bien en vue.

Quand le regard de l'empereur rencontra son regard, Dioclétien blémit. L'apparition de son officier, qu'il croyait désormais du nombre des morts, le terrifia. Sortait-il, par un sortilège quelconque et une magie diabolique, de son tombeau pour se venger ?

Remis de cette première frayeur, l'empereur l'interpella : « N'es-tu pas Sébastien que j'ai commandé aux archers de ma garde de mettre à mort ? Comment donc es-tu ici ? Comment donc es-tu vivant ? » — « Je suis vivant, répliqua le martyr, pour rendre témoignage de ma foi et de ta cruauté. Je suis ici pour t'inviter à reconnaître la toute-puissance du Dieu que nous adorons. Si tu veux vivre, cesse de persécuter des hommes innocents, justes et saints. »

Comment ! devant la foule, un simple officier avait le front de faire la leçon à un empereur romain ! La stupéfaction de Dioclétien se changeait en colère ; le tyran se réveillait aux reproches de ses crimes... C'en était vraiment trop ! Il ne serait pas dit qu'il n'aurait pas le dernier mot. Cette fois Sébastien n'échapperait pas à la mort.

Dioclétien ordonne qu'on l'arrête. Il le fait battre de verges jusqu'à ce qu'il rende l'âme. Et pour se mieux débarrasser de cet importun revenant, il commande qu'on jette son corps dans un égout.

Quand, secrètement, une pieuse matrone nommée Lucine fit rechercher le martyr, on ne trouva cette fois qu'un cadavre. On le déposa à l'entrée de la voie Appienne, au cimetière dit *ad Catacumbas,* là où s'élève la basilique qui porte aujourd'hui son nom, une des sept églises particulièrement privilégiées à Rome, et dont la visite fait partie de l'itinéraire de tous les pèlerins de la Ville éternelle.

Cet hommage universel est bien dû à celui qui, après avoir assisté les confesseurs de la foi, après avoir affronté le martyre, s'était dressé devant le persécuteur en vengeur de leur innocence et de leur sainteté.

* *

Si S. Sébastien a droit à ces honneurs catholiques, lui, le promoteur, l'exemplaire et le vengeur des martyrs, il semble bien que nous soyons tenus spécialement de perpétuer et d'exalter son souvenir.

Sébastien, le noble soldat de l'empire, mais plus vaillant soldat du Christ, était né à Narbonne, dans les Gaules. Incorporé à Rome par ses fonctions et par son martyre, il reste quand même de chez nous par ses origines.

Qu'il soit surtout de chez nous par la survivance de la fierté et du courage de sa foi ! Ni sa situation, ni les risques, ni le martyre ne l'ont fait renier le Christ.

Tous les chrétiens ne sont pas mis dans l'alternative de choisir entre l'apostasie ou la mort. Mais le respect humain n'est-il pas déjà une sorte de reniement ?

Ce serait une bien puérile gloire pour S. Sébastien de présider seulement aux joutes de nos pacifiques archers ! Suivons-le comme un chef et comme un entraîneur aux combats dans lesquels nous engagent le maintien et la défense de notre foi ! Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES A DES LIGUEUSES

IV

L'ESPRIT DE FOI

Un danger qui vous guette, Mesdames, dans votre apostolat, c'est, après l'orgueil plus ou moins déguisé, le découragement. Qui de nous ne

sent pas tomber ou du moins diminuer son ardeur pour le bien, quand il rencontre l'incompréhension, l'ingratitude, sinon même la méchanceté ou la haine? Car Satan n'a pas désarmé dans sa lutte contre le Christ, et il continue son œuvre de persécution. Pour nous prémunir contre le découragement, élevons très haut nos pensées et nos cœurs; efforçons-nous de voir les âmes derrière les visages fermés, et derrière les mines peu accueillantes, les âmes malades qu'il faut sauver.

I. — *L'image de Dieu*

Quel sentiment serait le vôtre s'il vous arrivait de trouver, traînant dans la boue, souillée et déchirée, la photographie de quelque être cher, à laquelle vous teniez beaucoup, car c'était un souvenir de celui que vous aviez perdu?... Ce sentiment devrait toujours naître dans notre cœur lorsque nous rencontrons, sur la route de la vie, des âmes qui sont hors du droit chemin. Car ces âmes, Dieu les avait faites à son image et à sa ressemblance; il avait mis en elles un reflet de sa beauté, une intelligence pour penser et connaître, un cœur pour aimer et, pour vouloir, une volonté libre, maîtresse de ses actes.

Depuis, qu'est-ce que les hommes ont fait de l'image divine? Adam le premier avec Eve ont commis le péché, d'autres sont venus ensuite, l'humanité s'est égarée dans l'iniquité au point de susciter plusieurs fois, au cours de l'histoire, la colère de Dieu; rappelez-vous le déluge, la confusion des langues, la captivité de Babylone, etc. C'est tout un héritage de honte et de misère que les générations humaines se transmettaient. Mais le Christ est venu, lavant dans son sang les iniquités des hommes, purifiant les âmes par l'eau sainte du baptême, imprimant en elles un caractère ineffaçable, la marque des enfants de Dieu.

Alors, ces âmes ont retrouvé l'innocence première, elles ont été ornées des vertus surnaturelles de foi, d'espérance, de charité, et pour faire comprendre l'admirable transformation opérée en elles, les Pères de l'Eglise ont su trouver des comparaisons comme celles-ci: tel un bloc de pur cristal, irradié des rayons du soleil, et devenu à son tour tout brillant, tout étincelant de lumière; tel un morceau de fer plongé dans la fournaise et devenu incandescent, semblable lui-même à du feu: telle l'âme purifiée et sanctifiée au baptême est plongée en quelque sorte en Dieu, et porte en elle comme un reflet de la beauté divine.

Du moins était-ce ainsi dans les jeunes années, tant que les fenêtres de l'âme, qui sont nos sens et nos facultés intellectuelles, ne s'étaient pas encore ouvertes sur le monde et sur ses vilenies. Mais depuis l'éveil de la raison, qu'a-t-on fait de l'image de Dieu? Et n'y a-t-il pas lieu de redire avec le poète: « Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? » Comment? Hélas! tout simplement par le péché.

Dès lors, ne voyez-vous pas que cette image de Dieu, toute souillée qu'elle est, réclame votre respect, implore votre pitié. De grâce, ne passez pas indifférentes, vous qui vous agenouillez, vous qui priez chaque jour devant les autels et les statues. Il y a là l'image vivante de Dieu; faites quelque chose pour la tirer de la fange, pour la remettre, s'il est possible encore, à la place d'honneur. Le cadre, l'enveloppe, je veux dire la personne elle-même, n'appartient pas sans doute à la classe des gens qu'on appelle intéressants; mais l'image, c'est-à-dire l'âme, mérite qu'on s'y intéresse, car c'est celle de Dieu même.

Faites souvent ces réflexions, Mesdames; habituez-vous à voir avec les yeux de la foi ces pauvres prodigues éloignés de la maison paternelle et mourant de misère et de faim.

II. — *Le membre du Christ*

« Je suis le cep et vous êtes les branches, a dit Jésus; vous ne pouvez porter du fruit si vous ne demeurez en moi... Sans moi, vous ne pouvez rien faire » Et S. Paul reprenant la même doctrine sous une autre forme et avec une autre comparaison, nous dit à son tour (I Cor., XII) que nous sommes tous un seul corps dont le Christ est la tête. Or, vous savez que dans le corps humain c'est la tête, le cerveau qui commande et que tout le reste lui obéit. Ainsi est-ce le Christ qui commande, lui qui a la sagesse, la bonté, la puissance; à nous de lui obéir, d'entrer sagement et docilement, avec une confiance absolue, dans les plans de sa Providence.

Une sainte âme, émule de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, s'étant assimilé cette doctrine de S. Paul, adressait à Dieu cette prière: « Qu'il se fasse en moi comme une Incarnation du Verbe, que je lui sois une humanité de surcroît en laquelle il renouvelle tout son mystère. » Quel beau programme! Une « humanité de surcroît, » cela veut dire: Que mes paroles soient celles du Christ, que mes pensées et mes désirs se rencontrent avec les siens, que toutes mes actions copient les siennes et suivent son exemple, que mon cœur partage son amour de Dieu et des hommes, en sorte que je puisse dire avec S. Paul encore: « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal., II, 20), le Christ qui parle par ma bouche, travaille avec mes membres et aime avec mon cœur.

Voilà l'idéal. Tout autre, hélas! en beaucoup est la réalité. Pauvres membres du Christ atrophiés, inutiles, devenus une gêne pour le corps tout entier qui est l'Eglise. Et pourtant l'heure n'est pas encore venue d'une amputation radicale et définitive; ces membres peuvent encore guérir, retrouver leur vie et remplir leur rôle; et qui donc voudrait se séparer d'un de ses membres tant qu'il lui reste encore un espoir de le sauver?

Et que devons-nous faire, sinon, comme le bon Samaritain de l'Evangile, nous arrêter, nous pencher sur ces pauvres blessés, soigner leurs blessures et nous soucier de leur guérison? Car le Christ un jour nous dira: « Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui

vous a été préparé dès l'origine du monde ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans foyer, et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité; en prison, et vous êtes venus à moi... En vérité je vous le dis, toutes les fois que vous avez fait du bien à l'un quelconque d'entre les miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » (Math., xxv, 34-40).

En notre apostolat, inspirons-nous de cette doctrine si consolante. Sachons voir le Christ dans nos frères ; alors nous serons plus patients, plus dévoués, plus inlassablement aimables et généreux.

III. — *L'héritier du ciel*

« Si nous sommes fils de Dieu, dit S. Paul, nous sommes aussi héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ. » (Rom., viii, 17). Rien de plus logique et de plus solide que ce raisonnement : le fils hérite normalement de son père, le frère partage l'héritage du frère. Combien, parmi les hommes, ces questions journalières créent de convoitises, causent de démarches, et parfois même de désaccords et de divisions, vous le savez aussi bien que moi.

Tel n'est pas fortuné et n'a pas de grandes et appréciables qualités ; mais il « espère » une riche succession ; dès lors il devient un parti très intéressant et convoité par beaucoup. Un homme peut donc valoir quelque chose de par l'héritage qu'il attend ; et les usuriers ou les prêteurs sur gage le savent bien, eux qui ne prêtent pas sans garantie.

Or les âmes, rachetées par le sang du Christ, sont destinées à l'éternel bonheur du ciel, et doivent y partager un jour la félicité et la vie de Dieu même. Quelle n'est pas dès lors leur grandeur ! S. Pierre écrivant à ses chrétiens leur disait : « Vous êtes une nation sainte, un sacerdoce royal, un peuple d'élection » (I Petr., ii, 9), « vous avez été rachetés non avec l'or ou l'argent, matière périssable,... mais avec le précieux sang de l'Agneau pur et immolé, le Christ Jésus » *(ibid.*, i, 18).

Croyez-vous, Mesdames, que le Christ renonce si facilement à cette acquisition, pour employer le mot exact de S. Pierre, faite au prix de son sang, du sang d'un Dieu ? Croyez-vous qu'il n'essaiera pas, jusqu'au dernier soupir, de reprendre ces âmes que Satan détient à l'encontre de tous les droits ? N'avez-vous pas présent à la mémoire le souvenir de ces pécheurs, égarés dans l'erreur ou la fange, que le Christ a tirés de là pour en faire des saints et des modèles de vertus : sainte Marie-Madeleine, S. Paul, S. Augustin, pour ne citer que les plus connus ?

Ne perdez pas confiance, ni dans vos prières, ni dans vos œuvres. Dieu a son heure, la plus propice et la plus sûre ; il sait l'attendre, car le temps ne compte pas pour lui. Soyez patientes vous aussi et comptez sur sa miséricorde. Et quand vos protégés, les âmes que vous aurez assistées, attendraient encore au dernier moment pour se réconcilier avec Dieu et faire une mort chrétienne, n'ayant obtenu que cela, vous n'auriez point perdu votre temps ni votre dévouement.

* *

Telles sont les surnaturelles pensées que je vous suggère pour soutenir votre courage et nourrir votre zèle. Aimez dans les pauvres pécheurs plus ou moins égarés, et tout aussi bien dans tous vos frères, aimez l'image de Dieu, le membre du Christ, l'héritier du ciel. C'est le secret de la vraie charité, patiente, désintéressée, généreuse et fidèle ; c'est le secret de l'apostolat fructueux.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Sur l'Œuvre de la Sainte-Enfance

SON ORGANISATION PAROISSIALE

Mes frères,

Dans la chronique des faits divers de nos grands journaux d'informations, qui est surtout une chronique de vols, de crimes et de gangsters, certaines nouvelles soulèvent l'indignation et émeuvent de pitié. Sous des titres toujours les mêmes : *Enfants martyrs, Parents dénaturés, Bourreaux d'enfants*, elles nous racontent l'histoire de pauvres petits privés des soins élémentaires, roués de coups jusqu'au sang, parfois même frappés à mort par des parents alcooliques ou indignes. Une illustration macabre ajoute encore souvent à l'horreur de ces récits.

Pensons-nous quelquefois que ces drames de l'enfance malheureuse, qui sont l'exception chez nous, dans nos pays chrétiens, sont l'histoire quotidienne là où l'Evangile n'a pas encore transformé les mœurs ?

Les missionnaires qui voient et qui savent, se sont émus de pitié. Il y aura bientôt un siècle, en 1843, Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, et missionnaire en France, au Canada, aux Etats-Unis, entreprenait une croisade pour la défense de ces enfants martyrs. Elle aboutissait à l'établissement de l'Œuvre de la Sainte Enfance. Celle-ci s'assignait comme but de sauver la vie aux enfants infidèles abandonnés, de racheter les petits esclaves, de leur procurer la grâce du baptême et le bienfait d'une éducation chrétienne, grâce aux prières et aux générosités de ses membres.

Commencée avec des moyens qui font sourire, — une cotisation de douze sous par an, un sou par mois, — elle a accompli des prodiges, dans son histoire presque séculaire.

Pour vous en donner une idée, sans nous embarrasser davantage de statistiques, qu'il me suffise de vous dire qu'à l'heure actuelle, grâce à elle, plus de 600.000 petits païens sont baptisés chaque année, plus d'un million sont élevés dans les crèches, les orphelinats et les écoles, près de 50.000 travaillent dans des ateliers.

C'est pour cette Œuvre si émouvante et pour

son organisation normale dans notre paroisse que je viens faire appel à votre générosité.

Cette organisation, telle que l'a constituée la Direction générale, et telle qu'elle fonctionne en nombre de paroisses, nous vaudra de multiples avantages. D'abord elle assurera l'avenir de l'Œuvre chez nous. Ensuite, elle vous sera plus profitable, à vous et à vos enfants, par les faveurs temporelles et spirituelles qu'elle offre aux différents associés.

L'Œuvre de la Sainte Enfance comprend trois classes de membres : 1° les membres associés, 2° les membres agrégés, et 3° les membres perpétuels.

* *

1. — La classe des membres associés se recrute parmi les enfants, depuis le baptême jusqu'à l'âge de 12 ans.

Elle leur demande, ou à leur défaut, à leurs parents, deux choses :

a) La récitation quotidienne du *Je vous salue, Marie,* de celui par exemple de la prière du matin ou du soir, avec l'invocation : *Vierge Marie, priez pour nous et pour les pauvres petits enfants infidèles ;*

b) La cotisation minima d'un sou par mois, douze sous par an.

Le jour de leur enrôlement, ces petits associés reçoivent une médaille et un cachet d'admission à leur nom.

Des prières sont faites et des messes sont dites chaque mois à leur intention, et spécialement pour leur obtenir la grâce décisive d'une bonne première communion, la grâce de la persévérance dans le bien, la grâce qu'aucun de leurs petits frères, qu'aucune de leurs petites sœurs ne meure sans baptême.

Je suis sûr que plusieurs parmi vous se souviennent d'avoir été inscrits ainsi à la Sainte Enfance dès leur plus jeune âge, par leur chère maman qui y voyait une protection spéciale pour leur santé et leur avenir.

C'est ce cadre qu'il importe d'établir d'abord, dans la paroisse. Autrement nous ne répondrions pas aux vues de Mgr de Forbin-Janson, le fondateur, qui voulait que les enfants d'Asie fussent sauvés par les enfants d'Europe. Nous frustrerions nos enfants du grand bienfait de l'éducation du sacrifice, de la charité, de l'apostolat et de cet autre bienfait de la protection de ces petits anges que leur générosité eût introduits au ciel. J'adresse un appel pressant en ce sens aujourd'hui à vos enfants. Vous avez trop à cœur leurs intérêts véritables pour ne pas l'appuyer. Et vous voudrez aussi renouer la vieille tradition que vous avez connue et dont vous avez été les bénéficiaires dans votre enfance, en enrôlant dans la Sainte Enfance vos plus petits, ceux qui ne peuvent encore ni parler ni agir par eux-mêmes, afin d'attirer sur ces têtes si chères à votre cœur la bénédiction de Dieu.

2. — Au-dessus de cette première classe des associés, qui se compose seulement des enfants jusqu'à 12 ans, la Sainte Enfance en compte une deuxième : celle des *agrégés.*

Celle-ci est ouverte aux personnes de tout âge au-dessus de 12 ans. Comme à la première, elle demande un double concours : celui de leurs prières et de leur charité, d'une charité même minime, suivant les moyens. Pourtant elle encourage deux formes concrètes et très attrayantes d'offrandes : l'offrande de 5 fr. pour un baptême d'enfant païen, l'offrande de 25 fr. pour le rachat d'un esclave païen.

Si vous le pouvez, ou quand vous le pourrez après des économies sou par sou, remettez la somme de 5 fr. au prêtre chargé de l'Œuvre de la Sainte Enfance. Il vous donnera en échange une carte, signée du Directeur de l'Œuvre, qui portera votre prénom et celui que vous aurez choisi. Cette carte attestera qu'en retour de votre générosité, votre nom sera donné à l'un de ces enfants baptisés *in extremis,* qui sera pour quelques minutes votre filleul sur la terre, qui deviendra votre intercesseur pour toujours au ciel.

Si vous pouvez mieux, portez votre offrande à 25 fr. Vous recevrez également une carte à votre nom. Elle témoignera que le Directeur de la Sainte Enfance vous a choisi, parmi les enfants viables que l'Œuvre recueille dans ses crèches et dont elle assure l'éducation, un filleul qui deviendra peut-être quelque jour un prêtre ou une religieuse.

En plus des mérites de cette bonne œuvre devant Dieu, vous recevrez régulièrement les si intéressantes *Annales* de la Sainte Enfance, adressées directement pendant deux ans à ceux qui s'inscrivent pour un rachat, et surtout vous participerez aux dividendes spirituels des indulgences, des prières et des messes de l'Œuvre en faveur de ses bienfaiteurs.

3. — Enfin, il est une classe supérieure : celle des membres *perpétuels.* Elle aussi s'ouvre aux grandes personnes, mais de situation plus aisée ou de générosité plus grande.

Comme les membres agrégés, les membres perpétuels prient et paient de leur avoir. Ils paient de leur avoir plus largement que les autres : il leur est demandé la somme de 100 fr., offerte une fois pour toutes, pour les nécessités multiples d'une si belle Œuvre. Ils reçoivent en retour un diplôme de membre agrégé et deviennent les abonnés à vie des *Annales.*

La somme peut paraître élevée et faire hésiter. Certes, elle n'est pas à la portée de toutes les bourses ; aussi n'est-elle pas obligatoire pour participer aux avantages spirituels de la Sainte Enfance.

Mais n'effraie-t-elle pas surtout, parce qu'elle n'offre pas de contre-parties sensibles immédiates ? Combien, depuis l'existence de la Loterie nationale, n'ont pas hésité à risquer, au moins une fois, les 100 fr. d'un billet avec l'espoir tout problématique d'un lot largement compensateur ? Ici, c'est le même geste qui vous est demandé, et

une seule fois, — tandis que beaucoup ont refait l'achat d'un billet à chaque tranche de la Loterie, — et non pas avec la chance, non pas avec l'espoir, mais avec la certitude d'un placement à cent pour cent près de Celui qui rend au centuple le moindre sacrifice fait en son nom et pour sa gloire.

* *

M. f., toutes les grandes Œuvres missionnaires sont belles et profitables : notre *Propagation de la foi* qui est la pourvoyeuse de tous nos missionnaires, et l'*Œuvre de S. Pierre apôtre* qui donnera à ces peuples des prêtres de leur sang et de leur race. Pourtant, *l'Œuvre de la Sainte Enfance* vient à vous avec une grâce particulière et un charme spécial : la grâce, le charme de tout ce qui touche aux petits.

Et sous couvert d'aider au salut des enfants des autres, elle vient collaborer avec vous au salut de vos propres enfants. Elle vous donne le moyen de les former à ces vertus chrétiennes de charité, de sacrifice, d'apostolat des nobles causes qui font la beauté de l'existence. Pour veiller sur eux ici-bas, elle double votre sollicitude maternelle de la protection invisible d'anges du ciel, leurs débiteurs reconnaissants. Et cela dans des conditions accessibles à tous, à l'obole de la veuve comme à la munificence des plus riches.

M. f., ce sont des enfants qui vous implorent par ma bouche. Vous ne resterez pas sourds à leur détresse !

Un petit mot de bienvenue à une Chorale en visite

L'ÉGLISE ET LA MUSIQUE

Mes bien chers frères,

Vous me permettrez de remercier, en votre nom et au mien, la Chorale de Notre-Dame de..., — de la remercier et de la féliciter du pieux plaisir qu'elle nous procure aujourd'hui.

C'est, en effet, un vrai régal de vous entendre, Messieurs ! Vous vous trouvez dans une paroisse où l'on sait apprécier la belle musique : grâce à nos chanteurs et chanteuses, nous avons la joie d'en goûter, à chaque grande fête, des spécimens choisis.

Ici donc on ne saurait être insensible à votre exécution, qui touche à la perfection.

* *

La musique et le chant ont toujours été en honneur dans l'Eglise.

Le plus bel instrument que l'on connaisse et qu'ait inventé le génie des hommes, l'orgue, est par excellence *son* instrument. Elle a pour lui une bénédiction spéciale, comme pour ses cloches, comme pour ses temples.

Le chant fut, au cours de ses offices et depuis les temps les plus reculés, une des formes les plus goûtées de la prière. Et c'est un de ses plus illustres Docteurs, S. Augustin, qui disait : « Qui chante bien prie deux fois. »

Quand Charlemagne lui demanda d'ouvrir partout des écoles populaires gratuites, elle accepta ce programme qui lui souriait : en plus de la lecture, de l'écriture, du calcul, le clergé enseignerait la musique et le chant.

L'Eglise a d'ailleurs un chant qui lui est propre, qu'on appelle le plain-chant, et qui n'a cessé de faire l'admiration des artistes de tous les temps.

Elle y tient beaucoup; elle l'a restauré naguère, en le ramenant à sa pureté primitive, à sa pureté grégorienne.

Mais elle ne condamne pas pour autant la polyphonie : celle, m. f., dont vous jouissez ce matin. Au contraire, elle l'encourage de tout son pouvoir ; elle l'admet chez elle, à condition qu'elle même respecte la liturgie.

Si j'osais m'exprimer ainsi, je dirais même qu'elle ne l'a pas seulement adoptée, mais qu'elle l'a, en quelque sorte, baptisée. Savez-vous, en effet, d'où viennent les noms des notes de la gamme ? D'un de nos hymnes sacrés, tout simplement : de celui de la Nativité de S. Jean-Baptiste : « *Ut queant laxis...* »

Aux musiciens, l'Eglise a donné une Patronne céleste, et elle l'a choisie parmi les plus grandes et les plus pures saintes de son histoire : la Vierge Cécile.

Comme ils ont fait naître les plus merveilleuses peintures, les plus magnifiques cathédrales, les plus admirables monuments, nos Mystères chrétiens, la Vie de nos Saints ont inspiré aux artistes, anciens et modernes, leurs plus splendides compositions musicales. Et quel plaisir, quelle émotion de les entendre exécuter avec talent par nos Maîtrises ou nos Chorales !

* *

Par la musique instrumentale, surtout par la musique vocale, l'Eglise se propose, non point certes de nous distraire, mais de nous faire mieux prier, d'élever plus haut nos âmes et nos cœurs : jusqu'au ciel, où Dieu règne dans sa gloire.

Là-haut, on chante aussi et l'on fait de la musique, s'il faut en croire S. Jean en son Apocalypse (v, 9 ; viii, 6 ; xiv, 3 ; xv, 3).

Chantons ici-bas, de notre mieux, les louanges du Bon Dieu ; et méritons de nous mêler un jour, pour toujours, au chœur des Anges et des Elus qui, au pied du trône de l'Agneau, font entendre, sans se lasser, l'*Alleluia* et le *Sanctus* éternels. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

POUR LE MARIAGE D'UN AGRICULTEUR

Monsieur, Mademoiselle,

Votre bonheur rayonne en ce moment autour de vous. Autour de vous aussi tout sourit à votre bonheur : cette église qui a mis sa parure de fête ; ces parents, frères, sœurs, amis, qui vous accompagnent ; ce père, cette mère qui vous conduisent aux marches de l'autel ; les harmonies